



HAL
open science

Le spanglish au miroir du guarani jopara

Capucine Boidin

► **To cite this version:**

| Capucine Boidin. Le spanglish au miroir du guarani jopara. 2006. halshs-00257594

HAL Id: halshs-00257594

<https://shs.hal.science/halshs-00257594v1>

Submitted on 19 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le spanglish au miroir du guarani jopara

Capucine Boidin

Les débats font rage autour du *spanglish* entre ceux qui célèbrent la créativité et la légitimité de ses métissages linguistiques (Ilan Stavans) et ceux qui s'insurgent contre des facilités de langage affadissant et abâtardissant l'espagnol (González-Echeverría). La publicité des débats révèle surtout l'ampleur d'un phénomène qui dure depuis au moins un demi-siècle : le terme *spanglish* désigne dès les années 1960 les différents mélanges d'espagnol et d'anglais parlés aux Etats-Unis par les Hispaniques qui, avec 41 millions de personnes, représentent plus de 14% de la population (Mornat 2006).

Pourtant l'âge de la pureté linguistique de l'espagnol et de l'anglais n'a jamais existé : aux XVIe et XVIIe, les langues européennes vernaculaires étaient largement qualifiées de corrompues. Juan de Valdès appela l'espagnol « *lengua mezclada* » en raison de ses emprunts au latin, à l'arabe, à l'hébreu et à la langue des Visigoths. Selon Conrad Gesner, l'anglais de son époque était « of all the most mixed and corrupt » (Burke 2006 : 107). La perception de l'espagnol et de l'anglais comme étant respectivement deux blocs homogènes est une construction historique aux processus politiques et sociaux identifiables. Aujourd'hui comme aux XVIe et XVIIe siècles, nous sommes dans une période de reconnaissance ou de prise de conscience au niveau mondial de la multiplicité des enchevêtrements linguistiques.

Des enchevêtrements linguistiques : une reconnaissance mondialisée

A notre époque, nombreux sont les phénomènes linguistiques similaires : le *llanito* de Gibraltar (espagnol andalou et anglais), le *portuñol* (portugais du Brésil et espagnol de ses pays frontières), le *fragnol* pratiqué par les Français d'Argentine et d'Uruguay, le *cocoliche* (italien et espagnol d'Argentine), le *jopara* (mélange de guarani et d'espagnol), le *papiamentu* (espagnol, portugais, hollandais...), le *gumbo* et le *cajun* de Louisiane... Fruits des différentes colonisations, des immigrations ou des circulations transfrontalières, ils sont qualifiés de *pidgins*, langues de transition, dialectes, jargons et ne connaissent que difficilement des processus d'officialisation académique. 83 langues pidgins/créoles du monde sont ainsi répertoriés et localisés par la *Promotora Española de Lingüística* (Proel) alliée au *Summer Institute of Linguistics* (http://www.proel.org/mundo/criollo_america.htm).

Il n'est pas possible d'entrer dans le débat des linguistes à propos des distinctions entre *pidgin* (langue réduite à des fins commerciales) et *créoles* (langue maternelle et quotidienne pour des collectivités importantes...), distinctions qui relèvent surtout de facteurs historiques et sociologiques. En ce sens, l'édition d'un dictionnaire et la traduction de Cervantes en *spanglish* par Ilan Stavans, mexicain professeur d'espagnol de l'*Amherst College* (Massachusetts) est une stratégie classique pour que le *spanglish* ne soit pas seulement considéré comme un *pidgin* ou une langue de transition vers l'anglais mais comme un parler disposant d'une certaine autonomie.

Pour mieux appréhender la diversité et l'universalité de ces phénomènes, je voudrais contraster les situations du *spanglish* et du guarani *jopara* (mélange du guarani et de l'espagnol au Paraguay) que j'ai eu l'opportunité d'apprendre en profondeur dans le cadre d'une thèse de doctorat en anthropologie et sociologie sur les guerres et les métissages au Paraguay.

Les différences sont *a priori* criantes : récent, le *spanglish* résulte de l'immigration latino-américaine aux Etats-Unis et mélange deux langues européennes. Il n'est pas réellement transmis de génération en génération par les immigrants latino-américains à leurs enfants nés aux Etats-Unis. Doté de cinq siècles d'existence, le guarani *jopara* du Paraguay est une forme de créole d'une langue amérindienne, issu de la colonisation espagnole. Il se transmet depuis lors, présentant à chaque génération de nouvelles formes de mélanges. Aux Etats-Unis, seul l'anglais est officiel, à quelques rares exceptions près. Au Paraguay, le guarani est officiel aux côtés de l'espagnol depuis 1992. Mais dans les deux cas, nous retrouvons l'ambivalence des jugements, les ambiguïtés concernant la nature des processus linguistiques en cours, la possibilité d'une double perspective, et leur exploitation comique.

Ambivalence des jugements, des métis bâtards aux métis chics

La variété des jugements à l'encontre des emprunts peut dépendre tout d'abord des classes sociales qui les énoncent. Au XIXe siècle, les « snobs » utilisaient *bitter* pour amer, *speech* pour discours ou *goal* pour but mais aussi *lift* pour ascenseur, depuis lors tombés en désuétude (www.academie-francaise.fr/langue/questions.html). Signes d'un cosmopolitisme chic, ces emprunts ne sont pas jugés de la même manière, par exemple, que le *pogado jib* des gitans britanniques.

Mais d'une manière générale – probablement suite à une prise de conscience des impacts de la sociohistoire d'une langue sur son prestige – depuis les années 1970, les jugements se font plus positifs. Ainsi les définitions du guarani *jopara* par les linguistes sont de plus en plus neutres, sans pour autant concorder entre elles !

Selon Morínigo (1959), « c'est un espagnol parlé en guaraní puisque sa structure linguistique fondamentale se trouve totalement bâtarisée » (1959 : 246). Guizzetti (1966) a une définition compliquée tout en étant éclairante : le *jopara* est parlé

par tout le monde, mais s'applique surtout au parler urbain qui utilise « un grand nombre de nouveaux hispanismes ». Le *jopara* est un « métissage linguistique instable » (Pottier 1970 : 43). Selon Melià, « dans la situation linguistique du Paraguay, il faut inclure le continuum variable et hétérogène de la "troisième langue" ou *jopara* », qu'il propose également d'appeler *guarañol* (Melià 1974 in 1982 : 161 et Melià 1980). Tovar (1982), l'analyse comme langue de transition pour des locuteurs du guaraní qui apprennent l'espagnol paraguayen, tandis que selon Granda, il est « un guaraní fortement interféré par le castillan ou un castillan intensément pénétré par le guaraní » (1994 : 380). Lustig (1996) le voit comme un mélange de langues (et non pas une langue mélangée). Et Christine Pic Gillard constate de manière neutre qu'« il y a une pluralité de langues en contact au Paraguay qui génèrent des variantes et des déplacements linguistiques à l'intérieur de chaque langue ainsi qu'un phénomène de criollisation du guaraní/castillan appelé *jopara* » (Pic-Gillard 2002 : 2).

Bâtardise, troisième langue, langue hétérogène, langue de transition, langues mutuellement interférées et pénétrées, mélange de langues, créole, langue suburbaine et rurale... Le vocabulaire des uns et des autres laisse transparaître un certain malaise mais un jugement de moins en moins péjoratif devant des faits linguistiques qui échappent aux catégories existantes et officielles.

Ambiguïté : langues métisses ou langues métissées ?

Le malaise vient de la difficulté à le caractériser. Est-ce une langue métisse, c'est-à-dire un mélange de codes linguistiques dit *code switching*, ou une langue métissée, à savoir un code linguistique fortement pénétré d'emprunts (barbarismes) ?

Langues métisses

Dans le premier cas, il est difficile de distinguer la langue réceptrice de la donnatrice. Donnons un exemple en *spanglish* et un autre en *jopara* :

« In un placete de la Mancha of which nombre no quiero remembrearme »

Traduction au *spanglish* du premier chapitre de *Don Quijote* par Ilans Stavans (2004).

« la estrófango oñeinclui la castellanome, la guaraní pa'üme por ejemplo, oñe'ë, oñe'ë, opurahei, osë una dos estrofas castellano, ha upei osegui jey la guaraní. (...) »

« la strophe inclut du castillan, au milieu du guaraní par exemple, il parle, il parle, il chante, une ou deux strophes en castillan sortent et après suit de nouveau le guaraní ».

Entretien avec une femme d'environ 35 ans, *Isla Guazú*, 4 décembre 2001, qui nous explique ce que veut dire *jopara* : à la fois une alternance de strophes en guarani avec des strophes en espagnol et des interférences de l'espagnol au milieu du guarani ! Autrement dit pour elle, *jopara* englobe des phénomènes de *code switching* et d'interférences.

Langues métissées

Dans le deuxième cas, la langue réceptrice, « matricielle », ne fait pas de doute. La syntaxe relève d'un seul code linguistique, tandis que les emprunts se limitent au lexique.

« Ayer mi amigo me llamó para atras » est un calque à partir de l'expression anglaise : « call me back ».

« *Ijedapamavoï umía, itujapama* » :

« Elle était déjà bien complètement âgée elle, elle était déjà bien vieille ».

La locutrice est une femme d'environ 75 ans, (Isla Guazu, 2000) qui exprime la même idée deux fois. La première avec un emprunt du mot *edad* (âge) conjugué en guarani *ij-eda(d)-pa-ma-voi* et compris comme « elle a de l'âge, elle est âgée ». La deuxième avec l'expression guarani *tuja* (vieux).

La difficulté est qu'un même locuteur peut alterner dans une même conversation plusieurs types de mélanges, plus ou moins profonds. Il peut alterner un espagnol nourri d'anglais, un anglais truffé d'espagnol, un mélange indistinct des deux ou se limiter à quelques emprunts... Cette ambiguïté radicale nous permet de mieux comprendre pourquoi deux regards, deux jugements sont possibles.

Ambivalence : une double perspective

Le *spanglish* indique-t-il une latinisation des Etats-Unis ou une américanisation de l'espagnol ? Le récent ouvrage de James Cohen, *Spanglish America : les enjeux de la latinisation des Etats-Unis*, choisit la première interprétation. Ce qui implique plutôt une valorisation du phénomène. Au contraire, les détracteurs du *spanglish* sont aussi ceux qui s'inquiètent à l'idée de voir le *spanglish* gagner l'amérique latine dans son ensemble. Les mêmes remarques peuvent être formulées à

propos du *jopara* selon qu'il est perçu comme une guaranisation de la société espagnole ou déploré comme une hispanisation du Guarani. Selon qu'ils sont lus comme des signes de domination ou de résistance, les mélanges linguistiques reçoivent les appellatifs de bâtards ou de prodiges. Ce sont deux faces d'une même pièce de monnaie qu'il nous faut considérer d'un même mouvement pour réussir à le saisir. C'est peut être l'humour qui appréhende le mieux les faits. Ce n'est peut être pas un hasard si les oeuvres littéraires en *spanglish*, *jopara* ou tout autre mélange relèvent le plus souvent d'un registre comique/dramatique.

Conclusions : rire et désenchantement postmodernes

Peter Burke nous révèle par exemple l'existence d'un fameux Roland de Lassus (Orlando Lasso) qui écrivait à la cour du Duc de Bavière au XVI^e siècle des lettres utilisant cinq langues (latin, français, italien, allemand et espagnol) afin de divertir son maître (2006: 108)... Aujourd'hui, en *jopara*, nous trouvons essentiellement des pièces de théâtre, comique mais aussi dramatique, (*Kuña rekove*, *Ramona Quebranto*...) tandis que le guarani épuré est utilisé pour des traductions de classiques espagnols (*Platero ha che*). En *spanglish*, un film comique récent du même nom en est une bonne illustration.

Si le *spanglish* et le *jopara* n'ont *a priori* rien à voir l'un avec l'autre, tant leurs profondeurs historiques et leurs ancrages sociologiques sont distants, il n'en reste pas moins qu'ils se rapprochent par le type de regard qui est porté sur eux : la difficulté à les définir les rend ambigus et ambivalents décuplant alors leur charge comique. En ce sens nombreux sont ceux qui voient en eux un symbole de ce deuxième désenchantement que constitue notre postmodernité.

Pour en savoir plus

Berloquin Chassany Pascale et Boidin Caravias Capucine (2006) : « Métis sale ou métis chic. De *Misiones* (Paraguay) à la Black Atlantic », in Jean-Pierre Castelain, Serge Gruzinski et Carmen Salazar Soler (ed.), *De l'ethnographie à l'histoire Paris-Madrid Buenos Aires, Les mondes de Carmen Bernard*, Paris, L'Harmattan, pp. 55-73.

Boidin Capucine (2006) : « Jopara : una vertiente sol y sombra del mestizaje », in Wolf Dietrich et Haralambos Symeonidis, *Tupí y Guaraní. Estructuras, contactos y desarrollos*, Münster, LIT-Verlag, Numéro 11 de la collection « Regionalwissenschaften Lateinamerika » publiée par le Lateinamerika-Zentrum/Centro Latinoamericano de l'Université de Münster, sous presse.